

## CENTENAIRE... LES 99 ANS DU CINEMA LATINO-AMERICAIN

**A** la veille du troisième millénaire, le cinématographe passe le cap du centenaire. Les uns s'apitoient sur le condamné, évoquent les souvenirs d'heures de gloire et pleurent la fin d'une histoire. D'autres, optimistes invétérés, assurent que le cinéma, art et industrie, n'a pas fini de grandir et d'évoluer et qu'il continuera à renaître de ses cendres, que ses crises répétitives sont le modus vivendi que l'économie de marché lui a imposé.

Les chiffres des bilans de production, distribution, diffusion et ceux du nombre des salles et de leur fréquentation, sont sans appel. Par-delà la sécheresse de cette arithmétique, le rêve éveillé auquel nous invitent les salles obscures, quand les images s'imposent, plus grandes que nature, continue à drainer ceux qui croient au mystère du Septième Art (comme septième ciel), à son pouvoir de nous entraîner en des zones où l'imaginaire et le réel se conjuguent pour construire et inventer une réalité plus vraie que le vrai, source d'émotions dont l'impact perdure après la séance. Si le premier film de l'histoire a médusé les premiers spectateurs à Paris, c'est seulement un an après que la machine à faire des images en mouvement apparaît sur le continent latino-américain, grâce aux projectionnistes-opérateurs-exploitants itinérants, formés par les frères lyonnais et dépêchés aux quatre coins du globe.

De 1896 à nos jours l'histoire des cinémas d'Amérique Latine n'a cessé de s'écrire au singulier et au pluriel. Le Septième Art latino-américain, à l'instar de celui des Etats-Unis et d'Europe, compte de véritables chefs-d'oeuvre qui sont partie intégrante du patrimoine filmique mondial. Il a apporté sa contribution à la cinématographie universelle. Ainsi dans sa période itinérante le cinéma mexicain, né comme ailleurs du documentaire, a donné à voir la révolution mexicaine. Dès la première décennie du siècle, la production est nationale. Il produira plus de 5000 films et donnera naissance à des genres à part entière comme la comédie *ranchera*, qui met la chanson mexicaine en images et le mélodrame où s'affrontent le vice et la vertu à travers des règles qui en appellent au sentimentalisme.

Au Brésil également, le cinéma apparaît dès la fin du siècle dernier, il sera national à la fin de la première décennie; il traite alors le fait divers et la politique, sujets dont les spectateurs sont friands; là encore, la musique trouvera sa traduction filmique et pendant plus de vingt ans, un genre nouveau, les *Chanchadas*, comédies musicales bouffonnes, attirera dans les salles de nombreux *cariocas*. Quelques années plus tard (1955), le Cinéma Novo allait interroger le langage cinématographique et chercher un mode d'expression artistique authentique, articulé à la réalité brésilienne, pour se dégager de l'hégémonie des productions étrangères et du mimétisme dominant. Comme la Nouvelle Vague, le Cinéma Novo a eu un grand écho médiatique à l'étranger, notamment en France. Aujourd'hui, après la traversée du désert et la liquidation de Embra Films, le cinéma brésilien a trouvé un nouveau souffle. A Cuba, l'avènement d'un cinéma indépendant date de la création de L'ICAIC (Institut Cubain de l'Art et de l'Industrie Cinématographiques), une des premières mesures du gouvernement révolutionnaire. C'est dans

l'euphorie lyrique des années soixante que se dessine un mouvement qui se cherche encore et qui produit quelques chefs-d'oeuvre. La Havane est devenue avec son festival le rendez-vous annuel de toutes les cinématographies latino-américaines. La Fondation du Nouveau Cinéma Latino-américain présidée par Gabriel García Marquez et l'Ecole Internationale de Cinéma et Télévision qu'elle a créée, en font encore un carrefour pour les cinéastes du continent.

En Argentine, au Chili, au Vénézuéla...le cinéma a aussi une longue histoire.

Mis à mal par les convulsions économiques, politiques et sociales qui ont secoué le continent tout au long du siècle, les cinémas d'Amérique Latine ont survécu et continuent d'écrire au présent. Dans la dernière période, nombre de films ont obtenu des prix dans les grands festivals internationaux et, fait nouveau et significatif, certains ont créé l'événement en remplissant les salles dans leur propre pays et ailleurs. *Como agua para chocolate*, du Mexicain Alfonso Arau a été le film latino-américain le plus distribué à l'étranger. *Fresa y chocolate*, le film cubain, a connu le même sort. *La frontera* de Ricardo Larrain avait talonné dans les salles chiliennes les super-productions nord-américaines et *Tango feroz, la leyenda de Tanguito* avait réussi à mobiliser toute la jeunesse argentine. *La estrategia del caracol* de Sergio Cabrera a réconcilié avec le cinéma les Colombiens qui, depuis si longtemps, avaient opté pour le petit écran, tandis que le deuxième film de l'histoire du cinéma guatémaltèque, *El silencio de Neto*, - qu'il nous reste à découvrir - a pareillement provoqué un choc culturel dans tout le pays.



Tournage de *El silencio de Neto* (Avril 1993) Luis ARGUETA (réalisateur), Ramon SUAREZ (directeur de la photo).

Tous ces films, présentés aux Rencontres Cinémas d'Amérique Latine de Toulouse ont été des coups de cœur des organisateurs et du public; certains d'entre eux ont trouvé distributeurs en France et en Europe, d'autres sont en attente, tous méritent d'être vus. C'est le sens du projet culturel de l'ARCALT.

Cette revue « Cinémas d'Amérique Latine », dorénavant distribuée par les Presses Universitaires du Mirail, s'inscrit dans la même démarche et la prolonge, elle se nourrit de réflexions, sur le présent et le passé, d'historiens et de critiques latino-américains de cinéma, de spécialistes européens. Nous souhaitons faire partager nos découvertes et nos émotions cinématographiques à tous ceux qui continuent à fréquenter les salles obscures et inciter les moins assidus à découvrir les images de l'autre Amérique.